

LA FUITE

Nous étions tristes en remontant au grenier. Tout semblait aller de travers. Je ne pouvais m'empêcher de penser continuellement au vagabond.

– Malgré toutes les évidences, je ne peux pas arriver à considérer cet homme comme un vil malfaiteur, dit Olivier.

– Moi non plus, et pourtant tout l'accuse, continua Ficelle.

– C'est l'homme le plus malheureux que j'ai jamais rencontré, dis-je.

– Si seulement au lieu de s'enfuir il avait prié le Seigneur de lui pardonner et de l'aider, tout se serait certainement arrangé, dit Bouboule en soupirant.

Nous mîmes longtemps à trouver le sommeil. Plusieurs fois dans la nuit les grondements de l'orage nous réveillèrent. Le jour se leva et dès les premières lueurs du soleil, nous étions debout et attisions le feu.

Il avait cessé de pleuvoir pendant la nuit, mais le ciel était encore couvert de gros nuages sombres. A intervalles réguliers nous scrutions l'horizon dans l'espoir d'y apercevoir notre vagabond, mais apparemment il n'avait pas eu envie de revenir.

– Les gars, il faut absolument que nous le retrouvions, dit Bouboule qui, une fois de plus, exprimait justement ce que chacun d'entre nous pensait.

– Oui bien sûr, mais comment? demanda Ficelle. Personne n'en avait la moindre idée.

Olivier qui était accroupi près du feu se leva pour aller chercher du bois sec. Soudain il s'arrêta et nous cria:

– He! Voilà ses traces! Venez donc voir! Sa jambe de bois s'est enfoncée profondément dans la boue.

Nous nous précipitâmes vers lui et, en effet, on voyait distinctement les traces rondes de la jambe de bois dans la terre mouillée.

– Venez, on va essayer de suivre les traces aussi

longtemps qu'on pourra. Peut-être arriverons-nous au moins à déterminer dans quelle direction il est allé, proposa Ficelle plein d'énergie.

– Notre chance est à vrai dire minime, mais je crois qu'il faut essayer, dit Olivier.

Nous étions tous d'accord. Nous décidâmes de retourner d'abord à la ville pour prévenir nos parents de façon qu'ils ne s'inquiètent pas. Nous emportâmes quelques provisions et peu après huit heures, nous nous mîmes en route.

Au début c'était assez facile de suivre les traces. Nous pouvions même constater que le vagabond avait eu du mal à marcher. La jambe de bois s'était plusieurs fois enfoncée profondément dans la terre argileuse et il avait dû tomber.

– Pourquoi est-ce qu'il n'a pas pris le chemin empierré? Sur un sol dur, il aurait eu moins de mal à avancer, dit Ficelle.

– Il avait certainement peur d'être découvert. Sûrement devait-il penser que monsieur Malavergne avait lancé la police à ses trousses.

– C'est notre chance qu'il soit passé par la fo-

rêt! Là au moins, nous pouvons repérer ses traces assez facilement, dis-je,

Les traces suivaient un ancien sentier que les ronces et les broussailles avaient presque complètement étouffé. Elles contournaient les grosses racines et les blocs rocheux. On remarquait aisément que le vagabond avait marché sans but. Quand nous eûmes suivi les traces sur une distance d'environ cinq cents mètres, nous aperçûmes soudain une grande ferme.

– Regardez donc! C'est là qu'habite Fanni, dit Bouboule.

– C'est vrai, reprit Ficelle.

Les traces nous conduisaient directement à la ferme mais quand nous n'en fûmes plus éloignés que de quelques mètres, la piste bifurqua brusquement, contournant la maison par la droite.

– Il est probable qu'il n'a pas vu la maison dans la nuit. Arrivé tout près, il a dû apercevoir une lumière ou entendre le chien aboyer. Il aura eu peur et sera parti dans une autre direction, dit Ficelle.

– On pourrait demander à Fanni si elle a remarqué quelque chose, proposai-je.

Nous entrâmes dans la ferme. Fanni était en train de nettoyer l'escalier de la maison.

– Ah! Bonjour, nous dit-elle en nous voyant arriver. Qu'est-ce que vous faites dehors par un temps pareil?

– Le vagabond s'est enfui la nuit dernière. Nous le cherchons en le suivant à la trace. Il semble qu'il se soit dirigé tout droit vers votre maison et puis qu'il ait bifurqué tout d'un coup. On aimerait bien savoir si tu as vu ou entendu quelque chose de bizarre pendant la nuit.

– Ah oui, et comment! C'était tôt ce matin. César s'est mis tout à coup à aboyer comme un sauvage et il a eu toutes les peines du monde à se calmer. Papa s'est levé pour voir ce qui se passait, il a allumé la lumière à l'extérieur, mais il n'a rien découvert.

– C'était certainement le vagabond. Nous allons continuer à suivre ses traces aussi longtemps que nous le pourrons.

– Est-ce que je peux venir avec vous? demanda Fanni.

Nous n'y voyions bien sûr aucun inconvénient et Fanni se joignit à nous.

– C'est toi qui a découvert la caisse en bêchant, tu as donc bien le droit d'essayer de percer le mystère jusqu'au bout, dit Olivier.

Nous nous remîmes en route. La piste continuait en zigzaguant pendant plusieurs centaines de mètres. César, l'énorme berger allemand de Fanni, nous avait suivi et courait tantôt devant tantôt derrière nous. Sa présence s'avéra bientôt très précieuse car le vagabond avait maintenant emprunté la route départementale asphaltée et sans le chien, nous aurions totalement perdu sa trace. Après que Fanni l'eût exhorté à flairer les empreintes et à les suivre, il chercha la piste et nous montra le chemin.

Un peu plus tard nous retrouvâmes les petites empreintes rondes dans une forêt touffue plantée de pins. Le sol en était sablonneux et il ne nous était pas difficile de les suivre.

Le sentier tortueux grimpait sur une petite colline et nous arrivâmes à une sorte de surplomb d'où il nous fut possible d'apercevoir au loin les toits de Brameloup. Nous pouvions même distinguer le port et l'endroit où l'Arche de Noé était amarrée.

Après avoir repris notre souffle pendant quelques minutes, nous continuâmes notre chemin. Il semblait que le vagabond avait eu de plus en plus de mal à avancer. Il avait trébuché de plus en plus souvent. Nous remarquions les empreintes de ses genoux et de ses mains: Une fois de plus, il était tombé et avait été obligé de prendre appui sur ses mains pour se relever.

– J'ai l'impression qu'il a voulu aller le plus loin possible, dit Fanni.

Vers midi nous nous arrêtâmes sur le sommet d'une colline. Le soleil venait de percer entre les nuages et ses rayons allaient se briser sur la mer.

Nous partageâmes ce que nous avions apporté à manger et Olivier pria:

– Seigneur Tout Puissant qui es au ciel, nous Te

remercions pour toutes Tes bontés. Nous Te remercions pour le sacrifice de Ton fils Jésus qui est mort sur la croix pour nous délivrer de tous nos péchés. Maintenant Il est ressuscité des morts et est assis à Ta droite. Notre père qui es au ciel, nous réjouissons que Fanni ait reçu Jésus dans son coeur. Nous Te remercions aussi de nous avoir promis la vie éternelle. Maintenant nous allons déjeuner et nous Te prions de bénir notre repas. Seigneur, nous pensons au vagabond. Nous l'aimons bien et nous voudrions le retrouver de façon à pouvoir lui parler de Toi, de Tõn amour pour les pécheurs et tout spécialement pour lui. Nous te prions, Dieu Tout Puissant, de protéger cet homme. Il est vieux, seul et malheureux. Nous Te prions de nous bénir. Amen.

Après avoir déjeuné, nous décidâmes de nous accorder quelques instants de repos. Mais notre calme fut bientôt interrompu par les appels de Fanni:

– Regardez donc là-bas, derrière la colline s'élève un grand nuage de fumée.

– Notre piste mène justement à cet endroit. C'est peut-être le vagabond qui s'est fait du feu, dit Bouboule plein d'espoir.

Nous nous levâmes d'un bond et suivîmes la piste en allongeant le pas. César courait autour de nous et aboyait de plaisir.

Vingt minutes plus tard environ, nous arrivâmes à l'endroit d'où venait la fumée. C'était une berge assez abritée, là où le cours de la rivière faisait un coude et où les roseaux et les ajoncs avaient trouvé un terrain de prédilection. Mais pas la moindre trace de notre vagabond. L'homme qui se tenait là était encore assez jeune. Il était en train de faire cuire deux écrevisses dans une petite marmite qu'il avait suspendue au-dessus du feu.

– Excusez-nous, Monsieur, dit Bouboule. Vous n'auriez pas vu passer un homme avec une jambe de bois par hasard?

– Oui certes, répondit l'homme sur un ton peu engageant.

– Si vous parlez d'un type crasseux et qui a l'air assez dangereux, voilà environ deux heures qu'il



Le visage de l'homme avait des traits durs et le mégot qui pendait au coin de ses lèvres contribuait à lui donner une allure plutôt antipathique.

est passé par ici. Je lui ai dit d'aller traîner ses guêtres plus loin.

– Je tressaillis en entendant ces mots. Le visage de l'homme avait des traits durs et le mégot qui pendait au coin de ses lèvres contribuait à lui donner une allure plutôt antipathique.

Sans ajouter un mot de plus, nous nous éloignâmes et continuâmes à suivre en silence les traces de notre ami. Deux cents mètres plus loin environ, nous remarquâmes que le vagabond avait dû s'asseoir car à cet endroit précis s'arrêtaient les traces de la jambe de bois. Nous avions beau chercher aux alentours, nous ne les trouvions plus.

– Je me demande bien ce qui a pu se passer, dit Bouboule perplexe.

– Je le sais, dit Olivier plongé dans ses réflexions.

– Regardez ces empreintes rondes là dans le sable. Je pense qu'il a enroulé un vêtement quelconque autour de sa jambe de façon qu'elle lui fasse moins mal. Tenez, voilà encore une de ces

empreintes rondes.

– Heum! Ce qui veut dire qu'à partir de ce moment, il aura pu avancer plus vite... soupira Ficelle.

Après avoir rencontré le pêcheur d'écrevisse, notre vagabond était remonté sur la colline et sa route nous conduisait maintenant à travers la pinède. Soudain nous découvrîmes quelque chose qui nous fit tressaillir d'horreur. Un énorme rocher se dressait subitement au milieu du chemin. Il était en partie recouvert de maquis, ce qui explique peut-être que le vagabond ne l'ait pas vu. Quoiqu'il en soit, ses traces se dirigeaient tout droit sur ce rocher. Tout à coup Fanni poussa un cri:

– Regardez, regardez!

Comme elle, nous avons vu les taches de sang sur le rocher.

– Il est tombé et s'est blessé, s'écria Olivier.

– Regardez ce que je viens de trouver là, cria Ficelle à son tour. Il avait plongé la main dans une fissure du rocher et en avait ressorti un morceau

cassé de la jambe de bois qu'il nous brandissait.

– Sa jambe de bois a dû se coincer dans la fissure, il est tombé et elle s'est cassée. C'est comme ça que je m'explique la chose. Voyez, il y a aussi sa chemise là. Il avait dû l'enrouler autour de sa jambe de bois.

Il n'a pas dû pouvoir aller bien loin dans cet état-là. Les taches de sang semblent être encore assez fraîches, dit Bouboule.

– Venez, dépêchez-vous! Il est peut-être grièvement blessé. Vite, vite! dit Fanni qui avait des larmes dans les yeux.